

ADEFRO

Association pour le Développement des Echanges France-Roumanie

épistole

- Vous connaissez des Roumains ayant un projet correspondant aux buts de notre association : dites-le nous !
- Vous aimeriez partager vos impressions, vos idées ou vos moyens d'échanges entre les Roumains et les Français : contactez-nous !
- Soutenez nos actions d'échanges en devenant membre de l'ADEFRO !

La cotisation de membre actif s'élève à
30 € par an.

Toute somme versée à l'ADEFRO donne lieu à réduction d'impôts. Un reçu fiscal vous sera envoyé par notre secrétariat.

- Enfin, transmettez-nous vos commentaires sur notre bulletin de liaison « Epistole ».

ADEFRO

43, rue Claude Bernard
75005 Paris
Tél: 01 45 87 11 22

Comité de conception :

Séverine Chavanaz-Stoven,
Vincent Stoven,
Gilles Manuelle,
Sophie Réchard-Manuelle.

Comité de lecture:

Catherine Duthilleul,
Jean-Jacques Guichenev,
Geneviève Guitton,

Rédaction : Sophie Réchard-Manuelle.

ADEFRO

Association pour le Développement des Echanges France-Roumanie

épistole



NOVEMBRE 2004 - NUMÉRO 21

<u>Actions</u>	<i>La correspondance</i> En guise de compte rendu 2003-2004	2
<u>Témoignage</u>	<i>Emouvantes retrouvailles</i> Eugenia Campean	5
<u>Politique</u>	<i>Promesse de démocratie</i> Petronela Burceag	7
<u>Voyage</u>	<i>Carnet de mission</i> Hélène Ferté	10
<u>Libres échos</u>		
Camp de vacances 2004	<i>Témoignages d'un Éducateur: Daniel Valot</i>	21
L'éducation et la culture, facteurs de développement	<i>Avec les petites classes de la rue Lainici</i> Lucienne Gerdil	22
Echanges directs	<i>Devenir hôte d'accueil</i>	23
<u>Bibliographie</u>		24
<u>Revue de presse</u>		25

Politique

La Commission européenne a recommandé l'adhésion de la Roumanie en 2007 sous réserve de la poursuite des réformes engagées. Elle a lui par ailleurs reconnu le statut d'« économie de marché fonctionnelle ».

Les élections présidentielles et parlementaires se tiendront en Roumanie le 28 novembre et le 12 décembre prochains. Les partis favoris sont le PSD (parti social-démocrate), l'Alliance DA (coalition de la droite libérale) et la PRM (parti de la Grande Roumanie : extrême-droite) ayant pour leaders respectifs Adrian Năstase, Traian Băsescu et Corneliu Vadim Tudor.

Société

Atteintes inacceptables à la liberté de la presse. Jonathan Scheele, chef de la délégation de la Commission européenne à Bucarest déplore les violences physiques faites aux journalistes, la corruption des chefs de presse et la trop grande dépendance des entreprises de presse à l'égard des subventions gouvernementales et des déductions fiscales.

Les Roumains sont les seconds plus gros fumeurs d'Europe. 89 millions de cigarettes sont consommées tous les jours en Roumanie. 64 % des élèves de plus de 16 ans fument.

Economie

Salaire net moyen : 143 €

Inflation sur les douze derniers mois : 11,6 % (LRA, 10/04)

Salaires nets de quelques branches de la fonction publique :

Magistrature : 20.000.000 lei (487 €)

Police (sous-officiers) : 6.500.000 lei (158 €)

Mineurs : 8.602.795 lei (209 €)

Médecins : 4.794.920 lei (117 €)

Professeurs : 8.892.397 lei (144 €)

P.I.B. par habitant : 30 unités (base U.E. à 25 Etats membres = 100)

N.B.: Toutes les informations sont tirées de « La Roumanie Aujourd'hui », bimensuel bien documenté sur les réalités politique, économique, sociale et culturelle de ce pays; pour en savoir plus, consultez le site www.laroumanieaujourd'hui.com

N.D. COCEA, *Le Vin de longue vie*, 1931,

Paris: Le Serpent à plumes, 2000

Combien avons-nous aimé ce court roman racontant la rencontre d'un jeune magistrat roumain avec un vieux sage au nom emblématique dans la culture roumaine: Maître Manole ! Il s'agit d'un roman tout à fait distrayant, voire drôle. La prose poétique de cet auteur méconnu conduit en douceur à quelques réflexions philosophiques sur la nature humaine. Un petit remède contre la sottise à conseiller sans réserve.

Lionel BOURG, *Les chiens errants de Bucarest*,

Saint-Etienne : Fata Morgana, 2002

L'auteur nous livre de nombreuses impressions et réflexions sur la société des hommes, telle qu'il la connaît en France et telle qu'il la découvre en Roumanie. Il s'agit d'un petit récit qui ne manque pas d'esprit et très joliment imprimé.

Lucian BOIA, *La Roumanie, un pays à la frontière de l'Europe*,

Paris: Les Belles Lettres, 2003

L'historien de renommée internationale met à la portée des novices, sans que les spécialistes restent sur leur faim, son travail sur les composantes identitaires de la Roumanie contemporaine. Cet ouvrage majeur est très facile d'accès de par sa présentation et de par son style. Il est par ailleurs très complet. Aucune pointe de nationalisme chez ce scientifique roumain dont l'honnêteté intellectuelle ne saurait être remise en cause : une référence pour qui veut connaître l'histoire de la Roumanie.

Alexandra LAIGNEL-LAVASTINE, *Cioran, Eliade, Ionesco: L'oubli du fascisme*,

Paris: PUF, 2002

Cet ouvrage a fait parler de lui dans les milieux avertis car il s'emploie à démythifier des quasi-dieux roumains de la culture universelle. Pour couper court à toute polémique, l'auteur a écrit en respectant les règles de la science: pas d'affirmation sans preuve. La rigueur des analyses et le style dynamique de l'auteur fait oublier le caractère universitaire de l'ouvrage. Une autre référence mais moins facile d'accès.

L'Epistole n°20 nous a valu de bienveillantes suggestions et du courrier riches de dons et d'encouragements. Que tous trouvent ici l'expression de la reconnaissance à laquelle ils ont droit. L'Epistole a rempli son office de bulletin de liaison. Nous souhaitons que la présente mouture la confirme dans son rôle.

Comme pour la précédente édition, l'Epistole offre un espace d'expression large à nos partenaires roumains afin que nous identifions et comprenions mieux nos besoins respectifs pour une plus grande convergence des objectifs de tous. Il en ressort que notre capacité d'échanges de vues et de moyens demeure, cette année encore, fortement sollicitée de part et d'autre.

Certains textes au ton plus politique, néanmoins vivant et agréable, montrent bien la profonde distorsion ou ambiguïté qui subsiste et s'accroît entre ceux qui ont perdu pied – si tant est que le régime précédent leur ait donné quelque dignité – et ceux qui, sous les habits neufs de la "démocratie", perpétuent, en guise de culture, les détournements au profit du « chacun pour soi ». Des voix s'élèvent qui devraient enrichir nos réflexions et nous révéler des perspectives d'actions. Les entendrons-nous ?

**Jean-Jacques Guicheney
et Sophie Réchard-Manuelle**

LA CORRESPONDANCE en guise de compte rendu 2003-2004

Les échanges épistolaires valent bien un rapport moral. Les extraits des lettres envoyées par des bénéficiaires à Geneviève Guitton, présidente de l'ADEFRO, rendent compte des actions de l'association conduites en 2003-2004 en matière d'éducation, de santé et d'aide matérielle urgente.

DE VIORICA BIRAU, LYCÉE DE BUCAREST :

« Cette année, les lois pour les écoles théologiques vont changer, on ne sait pas encore comment. L'Inspectorat scolaire a été d'accord pour l'ouverture de trois classes de 9^o [correspondant à la classe de Seconde] : une de « théologie – langues », une d'informatique et une autre de « patrimoine culturel ».

Les classes du collège ont lieu dans l'autre école l'après-midi.

Les petits du primaire sont très gentils. On travaille beaucoup avec eux, et ils répondent bien puisqu'ils ne manquent jamais, ils sont heureux de venir à l'école. Beaucoup étaient en situation d'abandon scolaire, et 45% d'entre eux sont gitans.

Pour ceux qui ont dépassé l'âge de la scolarité, c'est très difficile. Il y a deux classes. Ils viennent de l'orphelinat Pinocchio, et ils apportent l'atmosphère d'où ils viennent ; nous avons beaucoup de difficultés à travailler avec eux. Madame S. est à peu près tout le temps avec eux et un jeune étudiant en théologie, très pauvre, élevé, lui aussi à l'orphelinat, a été engagé pour les surveiller. Si vous pouviez nous aider à lui donner une somme d'argent... »

Action de l'ADEFRO : envoi de 2.410,00 € en 2003 en aide à la scolarisation des jeunes. Il semble que ce soit encore insuffisant, étant donné la qualité du suivi éducatif et les succès scolaires des jeunes admis dans ce lycée.

relles. Nous évoquons le théâtre qui a ouvert les esprits et les cœurs, la musique où les Roumains excellent, la peinture qui permet également de s'exprimer. Les Sœurs me proposent dans l'immédiat de les aider à emmener 50 écoliers primaires au théâtre. Elles soulignent que pour les petits des orphelinats, c'est un facteur d'adaptation. Ils feront ainsi ce que les enfants de famille font ou sont supposés faire avec leurs parents. En avant donc, le mardi matin 8 juin 2004, pour Cendrillon au théâtre pour enfants de Bucarest. Quelle émotion pour moi de voir celle des petits ! Leur joie aussi, leur parfaite compréhension de l'histoire, leur tenue impeccable. A l'issue de cette expérience, nous évoquons avec Viorica de nouvelles activités éducatives.

Comme vous avez pu le lire dans cette Epistole, les sœurs ont engagé un éducateur. Cette démarche va tout à fait dans le sens du développement humain que souhaite la Roumanie, et auquel nous, l'ADEFRO, pouvons collaborer. Continuons à être partenaires de projets éducatifs. Ceux de nos amies du lycée sont tout à fait remarquables.

Lucienne Gerdil

Échanges directs

Une participation active aux échanges franco-roumains : devenir hôte d'accueil

Chaque année des membres de l'ADEFRO sont sollicités pour héberger des Roumains en séjour à Paris. Cette année, la famille Moreau et Catherine Duthilleul ont accueilli pour 10 jours deux professeurs bénéficiaires d'une bourse de l'Union européenne ainsi que le mari de l'une d'entre elles. Gilles et Sophie Manuelle ont quant à eux permis à une étudiante en difficulté de terminer son DEA dans de bonnes conditions en la recevant pendant 7 semaines. Si vous souhaitez vous aussi faire cette expérience enrichissante, faites-le savoir à la Présidente.

favorablement à notre invitation ; nous avons joué devant une salle comble. Le lendemain, le père Eusebiu nous a rapporté les échos du village. Une personnalité a fait remarquer qu'il fallait le passage de ces Français passionnés de théâtre et la présence des enfants de Bucarest pour que les différentes communautés d'Holod se retrouvent. Vous imaginez facilement la difficulté que nous eûmes à nous séparer. Nos grands ados sont repartis très enthousiastes ; le climat chaleureux qu'ils ont vécu les a touchés profondément : « les Roumains, y sont trop sympa ; on peut être que positif, on peut pas penser à mal . » ! (Kevin 18 ans).

Daniel Valot

L'éducation et la culture,
facteurs de développement

Avec les petites classes du lycée gréco-catholique de la rue Lainici

A chacun de mes séjours à Bucarest, je me fais une joie de passer un moment avec les « primaires » du lycée dont Viorica, Maria et Olga, les animatrices, sont partenaires de l'ADEFRO. Ce que je trouve le plus remarquable, c'est le fait que ces religieuses se soucient de scolariser les enfants des orphelinats – ils étaient très souvent dans la rue avant d'accepter une vie en foyer – au même titre que les enfants vivant en famille. C'est une démarche peu courante que je trouve digne d'éloges et porteuse d'avenir pour ces enfants abandonnés. Si aux degrés un, deux ou trois, on discerne des différences entre les comportements et les apprentissages (pas toujours d'ailleurs), aux degrés suivants, tous sont devenus des écoliers et des écolières comme tous les enfants du monde : tranquilles ou turbulents, assidus ou tête en l'air, mais tous sont des élèves.

En juin dernier, je commence par une table ronde chez nos amies Maria, Olga et Viorica, afin de les écouter et de déterminer quels sont leurs besoins. On parle culture. J'insiste sur l'aspect très éducatif des activités cultu-

DE VIORICA FODOCA, CABINET DENTAIRE D'ORADEA :

« Je continue de travailler dans le cabinet de mon collègue à Oradea. Et il m'a semblé plus urgent de m'occuper des enfants d'Odorhei, au nord de Brasov. Là, 120 enfants abandonnés habitent cette maison depuis trois ans. Pour eux, se faire soigner les dents en ville, c'est très cher. Je vais donc d'Oradea à la maison d'enfants une semaine par mois, pour les soigner gratuitement. Reste à trouver le matériel, qui, en Roumanie, est très cher. »

Action de l'ADEFRO : recherche de matériel dentaire en France (Septodont). Ce matériel étant beaucoup moins onéreux en Roumanie, nous avons envoyé un don personnel à Viorica pour qu'elle se le procure elle-même.

DE MADAME LE DOCTEUR CACHIOR, MÉDECIN À LA RETRAITE À BUCAREST :

« Ici, il n'y a que très peu de médicaments ; la plupart viennent de l'étranger et, naturellement, ne sont pas à la portée des personnes âgées de mon quartier que je visite régulièrement. Je vous adresse une liste de ce qui nous manque le plus. Merci de votre générosité. Nous vous admirons beaucoup pour ce que vous faites pour la Roumanie. »

Action de l'ADEFRO : deux envois par an des médicaments demandés.

DE CORNELIA CÎLNICEANU, TRANSPLANTÉE RÉNALE (Cf. Epistole n° 19) :

« J'ai été opérée deux fois du coude depuis le 16 mai 2004, c'est pourquoi, je n'ai pas pu encore vous remercier des médicaments bien reçus et qui me sont bien utiles. Grâce à votre grande générosité, ma vie se prolonge encore un peu. »

D'EUGENIA CAMPEAN À CIMPINA :

« L'eau coule du toit au grenier, cet hiver est catastrophique pour notre maison. Construite en 1995, je crois que la fabrication de la toiture fut négligée... Nous avons refait la partie nord l'an dernier. Cette fois, ce sont les autres cotés qui sont à refaire d'urgence. »

Action de l'ADEFRO : Mise en relation avec l'association SERA qui connaît l'action d'Eugenia pour les enfants sans famille. Grâce à l'intervention d'une amie de France, adhérente de SERA à Paris, une enquête est effectuée sur place pour connaître le montant des frais exacts de la réfection de la toiture. Les travaux doivent être réalisés cet été, à la charge partagée entre le SERA et l'ADEFRO.

DES CLASSES D'ART PLASTIQUE, LYCÉE DE BUCAREST :

Un adhérent, Christian Bellet-Odent, en lien avec les A.F.C. (association familiale catholique de Montrouge) a envoyé deux paquets à Bucarest. Ils contenaient des peintures à l'huile, des crayons « pastels », de la gouache, destinés aux classes d'art plastique du lycée avec lequel nous sommes en relation. Le professeur de dessin a été enchanté et nous a beaucoup remercié. Ceci a été réalisé grâce au concours de Monsieur Marin, responsable de l'entreprise de matériel de peintures et de sculptures à Arcueil qui a offert gracieusement ces matériels. Qu'il soit ici chaleureusement remercié.

Geneviève Guiton

RESONANCES DU CAMP DE VACANCES 2004

Pour la quatrième année, l'institution « le Logis », qui accueille des jeunes Français en difficulté, va à la rencontre de jeunes Roumains de la rue scolarisés au lycée gréco-catholique de Bucarest. Cette année, trente Roumains de 8 à 14 ans, accompagnés de trois animatrices, professeurs du lycée, ont été encadrés par cinq jeunes et deux éducateurs français, Martine Moreau et Daniel Valot.

21 Juin. Zoltan, Jérémy, Kevin, Martine, Damien et moi sommes accueillis au monastère franciscain d'Holod (qui nous avait déjà ouvert ses portes en 2002) et ce sont les embrassades avec des visages connus. Le père Eusebiu, Maia, Mme Suhai, Boulina... Tandis qu'une multitude de frimousses curieuses et craquantes nous entoure. Nous retrouvons aussi Brice et Alexandre, deux autres de nos élèves qui, arrivés par avion à Bucarest, ont accompagné le groupe des trente Roumains en train.

Nous allons partager cette quinzaine dans un climat très chaleureux et serein. Le lieu s'y prête ; les qualités d'écoute et d'attention de la communauté franciscaine et des professeurs du lycée ont favorisé cela. De plus, les enfants accueillis n'ont pas la nostalgie de la ville et vont pleinement investir les lieux, cette grande pelouse propice au jeu, entourée par des bâtiments, tout cet espace va vite leur devenir familier. Le dernier jour, à la question « qu'est-ce que tu as bien aimé ? », ils vont majoritairement répondre le fait d'avoir bien mangé, et d'avoir eu un lit et une chambre !

Nous avons partagé de multiples activités : baignades, chants, danses, excursions (grotte de l'ours), randonnées dans la montagne, visites de sites archéologiques et bains thermaux de Baia Felix... Et bien sûr, nous avons répété ensemble la pièce Don Quichotte d'Yves Jamiaque, traduite par notre amie Antoneta. L'évêque d'Oradea et le village d'Holod ont répondu

de silence, de méditations devant des levers et couchers de soleil magnifiques, m'endormant chaque soir en comptant les moutons. J'ai croisé des couples de bergers amoureux, d'autres, jeunes célibataires, attendant le samedi soir pour descendre à la disco du coin, tous heureux de taper la "discut" et d'offrir un peu de lait. Et je me plais à rêver que je deviendrai un jour fermière (comme maman, après tout...).

Ion, la migration dans l'autre sens. Budești, village tranquille du Maramures, aux maisons tout en bois. Devant les portails sculptés, tous plus beaux les uns que les autres, ça file la laine et ça s'échange les derniers potins. En nous entendant parler français, la mère de Ion nous invite tout de suite chez elle : elle parle avec fierté de ses 2 fils partis en France. Elle est un peu plus gênée tout de même quand il s'agit de Ion, parti sans visa de travail. Ils ne l'ont jamais appelé depuis deux ans, le téléphone à l'international grèverait le budget mensuel. Au terme d'une soirée où, évidemment, nous (6 personnes avec vélos) avons été gardés à dîner, à trinquer puis à dormir, nos hôtes me demandent une faveur : appeler le fils sur son portable, pour lui faire une surprise. Il parle pas mal français, a trouvé un boulot au noir et loge à Porte de Clichy. Certes il a des difficultés pour se faire payer. Il demande à ses parents de ne pas s'inquiéter, répète à son père que non, il ne souhaite pas rentrer au pays. A quoi s'accroche-t-il ? Où et comment s'imaginer-t-il dans 5 ans, 10 ans ? Ses parents me font jurer de m'occuper de lui. Je le retrouverai peut-être à Paris en octobre. Il m'a déjà précisé que je n'avais pas à me sentir obligée, qu'il commençait à avoir l'habitude de se débrouiller seul... En ce qui me concerne, je serai bien contente de vous retrouver cet automne !

Hélène Ferté

EMOUVANTES RETROUVAILLES

Martine Moreau et Eugenia Campean sont amies. Elles partagent le destin commun de mère adoptive et la conviction de la nécessité pour leurs enfants de connaître leurs origines. Martine a recueilli et traduit le témoignage d'Eugenia dont la charge émotionnelle est perceptible en filigrane.

Par l'enquête sociale, nous avions l'adresse de sa mère. C'est à environ 200 kilomètres de notre domicile. Nous sommes partis de la maison le 14 juillet après-midi et nous avons dormi à Alba Iulia. Arrivés à 11 heures à Hunedoara, nous avons cherché l'adresse de l'immeuble, sans trouver. On nous a dit que la mère de Tony avait divorcé et qu'elle était partie on ne sait où. Nous avions l'adresse des parents de l'ex-mari, nous y sommes allés. Il était entrain de boire. Il avait avec lui les deux frères de Tony (12 et 5 ans) alors que la sœur se trouvait chez la mère. Le plus grand des frères nous a amenés à la maison de la mère qui se trouvait à 5 ou 6 kilomètres de Hunedoara sur une colline complètement isolée.

La maison est un ancien atelier avec une porte et une seule fenêtre, sans eau et sans électricité et sans autre confort. Ils n'ont pas de clôture, un WC dans la cour, un chien, et un espace pour le feu sur des briques et une tôle, une bassine avec de l'eau sale où se trouvait du linge à laver... Désolant... Cela m'a horriblement impressionnée. Surprise, il n'y avait personne à la maison ! Alors nous avons attendu... et nous avons mangé notre casse-croûte que nous avons partagé avec Sorin le frère de Tony. Au bout d'un moment, la sœur Carmen est arrivée pour dire que sa mère était à la campagne chez sa mère, et qu'elle allait venir. Après une longue attente, elle est apparue avec son concubin et l'enfant de celui-ci (3 ans)

qu'ils élèvent ensemble.

Elle a 36 ans, elle est grande comme Tony, très maigre mais costaud, en jean, avec des cheveux mi-longs, noirs, la dentition cassée. Ils vivent de vols et de revente de métaux. Tony s'est présenté. Il a dit en la regardant dans les yeux : « je m'appelle A.G. ». Elle s'est mis les mains sur la tête et est restée sidérée... Il a continué : « Je suis votre fils ». A ce moment, elle l'a pris dans ses bras et lui a dit qu'elle l'a beaucoup cherché (j'en doute car elle avait notre adresse). A ce moment-là, je me suis rendue compte combien Tony souhaitait la connaître. Et elle, comme elle l'aimait. Mais elle a une vie impossible. Elle a demandé s'il voulait rester avec elle et il a répondu : « je ne peux pas, je ne peux pas laisser Maman (moi), et j'ai beaucoup d'amis à Cîmpina ». « J'ai beaucoup de copains », a-t-il répété. Après, nous avons encore parlé une heure. Elle nous a reconduit au bus pour pouvoir attraper le train de 20 heures à Deva. Elle lui a promis de venir à Cîmpina pour son anniversaire.

Maintenant, il l'appelle tous les jours et ils se parlent. A chaque fois, elle dit qu'elle est fière d'avoir un garçon si grand et beau, et qu'il est son fils aîné. Son père est au Canada. Je remercie Dieu de m'avoir donné la chance de l'accompagner pendant 14 ans et aussi pour chacun des autres enfants que j'ai eu à accompagner. Peut-être ai-je été un peu trop égoïste en le considérant à moi, seule. C'est à moi maintenant de cheminer dans le détachement.

Eugenia Campean

nulle part, après une zone de terrains vagues, le bus nous largue tout à coup dans une rue de palais. Avec le soleil couchant rosissant en toile de fond, on se croirait à Disneyland : des toits en aluminium sculptés et clinquants, un alignement de façades en carrelages et miroirs, un nombre non négligeable de Mercedes garés devant les maisons, portières ouvertes et musique à fond. Sur le pas de porte, des gitanes aux longues nattes et jupes aux couleurs vives. On nous dévisage de haut en bas : « qu'est-ce que vous venez faire ici ? ». La conversation finit par s'engager avec Mikhaïl, tout heureux de nous montrer l'intérieur de sa maison. La pièce dont il est la plus fière est la salle de bains : ambiance un peu disco avec lumière noire et carrelage violet, histoire de se détendre au mieux en prenant son bain dans un des deux jacuzzis. Mikhaïl nous explique qu'il a bien réussi. La "récup" d'aluminium marche bien (40 000 lei/kg soit 1 €). Ça se revend bien en occident. Il reçoit par ailleurs des fonds européens qu'il est chargé de gérer, au titre de l'intégration des tziganes... Car les tziganes (pas loin de 10% de la population) ne sont pas mieux considérés en Roumanie qu'en France. Rien ne blesse plus un Roumain que l'amalgame Roumain / Tzigane. La haine du gitan est assez terrible : que ce soit à Bucarest ou dans le village le plus pauvre du pays, on vous met toujours en garde contre eux.

Erwann, ou Asterix s'installe en Transylvanie. Ecœuré par le matérialisme occidental, Erwann, 32 ans, a quitté sa Bretagne et notre cher Paris pour refaire sa vie dans un village du bout du monde. Il a acheté quelques baraques à retaper dans un bled de Transylvanie. Sa future femme devrait bientôt le rejoindre. L'idée est de vivre comme les gens du coin et d'accueillir toute personne aspirant à un retour aux sources. Journée type d'un berger d'ici : lever, 4h30 du mat pour la traite des brebis, journée de marche pour faire paître le troupeau, retour à 19h pour la traite du soir et pour donner la production au Chef qui s'occupe de la vente du lait. Le salaire est de 50 à 120 € par mois, selon que l'on négocie bien ou pas. En une semaine de ballades et nuits à la belle étoile dans les collines alentours, j'ai fait le plein

contenu au dernier moment ... On ne pouvait rien dire jusque là car c'est la copine personnelle du ministre. Mais surprise, la ministre en question vient d'être remplacée... Je suis toujours aussi choquée par l'influence de certains conseillers du gouvernement qui abusent de leur position : il y a ceux qui poussent et rédigent les appels d'offre auxquels ils vont se présenter par l'intermédiaire de leur cabinet de conseil ou d'études privé. J'entends des choses encore plus révoltantes comme le cas d'un directeur régional des services de protection de l'enfance qui alimente un trafic d'enfants. A côté de cela, je vous rassure, il y a aussi des jeunes fonctionnaires dynamiques et parfaitement clairs avec qui je suis contente de pouvoir travailler. Mon assistante commence à intégrer les méthodes Cap Gemini Ernst & Young et les trouve très classes ! Arriver à bien bosser avec quelques Roumains est une véritable joie et efface les frustrations que je peux avoir par ailleurs.

Mes copains d'ici sont Roumains, mais aussi Français, Ardennais, Italiens. Je me suis trouvée une prof pour m'apprendre à chanter des morceaux de jazz. Prochaine activité : j'aimerais me mettre à la peinture sur icône. J'essaye par ailleurs avec quelques autres Français d'implanter la pétanque en Roumanie : c'est bien parti, les gens sont plutôt intrigués dans les parcs et s'arrêtent pour demander les règles... La chaleur devient étouffante. Bucarest est désertée pour les quelques dizaines de kilomètres de côte et leur chapelet de stations balnéaires. Toujours pas le mal du pays. Il faut dire qu'ici, on ne se sent pas loin de la France : tous les gens de plus de 40 ans parlent mieux le français que l'anglais ; les bouquinistes regorgent de classiques écrits dans notre langue et Paris est toujours La ville Lumière : « Une certaine idée de la France » que je pensais révolue. Bonnes vacances ou bon Paris-plage !

Bucarest, le 30 août 2004. Dernier clin d'œil roumain, mon séjour touche à sa fin. Dans la galerie des portraits que je veux garder en mémoire, voici 3 figures : Mikhail, un tzigane qui a réussi. Au milieu de

PROMESSE DE DEMOCRATIE

Partagée entre un sentiment de désespoir et la foi en l'avenir, Petronela Burceag livre un regard lucide teinté d'ironie sur les élites et la classe politique actuelle en Roumanie au travers des récentes élections municipales. C'est l'élite roumaine formée à l'étranger, à laquelle elle appartient, qui tiendra la promesse de la démocratie.

De retour en Roumanie, j'ai ressenti un énorme sentiment de désespoir car je me suis retrouvée quasiment seule. Mon frère veut partir en Irlande, mes meilleurs amis sont déjà partis étudier en Angleterre, Espagne, Belgique, Italie, d'autres sont aux Etats-Unis et ceux qui sont encore en Roumanie vont bientôt partir dans un coin du monde pour continuer leurs études. Chacun a beaucoup d'amis qui partent à l'étranger, dans chaque famille il y a au moins quelqu'un qui travaille à l'étranger ou sinon qui en fait le projet. On peut rester effrayé en voyant les chiffres des gens qui ont ou qui vont quitter la Roumanie. On entend souvent qu'il vaut mieux rester en Roumanie pour changer quelque chose, pour soigner le pays des blessures communistes. Mais c'est faux. Ce sont les gens qui partent qui orientent ce pays vers l'Union Européenne et pas du tout la classe politique actuelle dont le rôle est depuis longtemps perverti. Ceux qui partent sont ceux qui reviennent dans leurs familles et donnent la leçon de la démocratie.

Je vous donne un exemple. Avant que je ne quitte la Roumanie pour Paris, le parti politique au pouvoir semblait imbattable, les barrons locaux semblaient bien assis à leurs places, la presse (surtout la presse locale) ne se permettant pas de « déranger » la vie tranquille de ces « seigneurs » en montrant comment ils se servent de leurs « privilèges » pour voler l'argent public. Un journaliste local m'a raconté qu'il est contraint d'écrire des articles médiocres sur des gens insignifiants parce qu'il n'a pas la permission de dévoiler

une affaire de corruption impliquant beaucoup de gens importants. D'ailleurs, si vous regardez les infos à la télé, vous allez voir présentés tous les crimes et les vols commis en Roumanie le jour-même. « C'est une façon d'éluder le vrai problème » raconte le même journaliste. Le système « D » [référence à l'article d'Ana Cionca dans l'Epistole n°20] fonctionne encore et même dans les multinationales où, là aussi, on « achète » son emploi, qui pour un poste moyen peut atteindre la somme de 400 € ; les investisseurs étrangers ne changent pas beaucoup de choses, ils cherchent la main d'œuvre bon marché. Très peu de journalistes ont le courage et la folie de montrer du doigt les vrais voleurs et ont « l'arrogance » de croire qu'ils vont changer quelque chose sans être punis pour croire dans le pouvoir de la parole.

Voilà, j'ai perdu mes idées, il y a trop de choses qui me rendent furieuse et je ne suis pas la seule. Je voulais parler de ce parti politique qu'on croyait imbattable... Je suis revenue en Roumanie après cinq mois d'absence, le jour même des élections locales. A Cluj-Napoca, « régnait » l'immuable Gheorghe Funar. Il a perdu les élections au premier tour. Le second tour d'élections proposait deux candidats redoutables : Ioan Rus, candidat du parti politique « imbattable » et Emil Boc, membre du parti politique « ennemi ». Emil Boc enseigne à l'université les cours de droit constitutionnel et de libertés publiques. Il a été mon professeur. Il s'agit d'un homme admirable et captivant tant il réveille en chaque étudiant l'esprit civique. Avant les élections, Ioan Rus semblait favori. Quel choc au sein du parti « imbattable » au vu du résultat : on avait cherché en vain à culpabiliser les étudiants de s'être mobilisés pour leur professeur. Le parti « imbattable » perdait dans les villes les plus importantes et pas seulement les villes universitaires comme Cluj-Napoca ! Alors, si ce n'était les étudiants, qui voulait donc provoquer ce tremblement au parti « imbattable » ? La réponse est simple. Les gens qui sont partis à l'étranger. La plupart ne partent pas pour toujours et même s'ils le font, ils changent

de contrats au noir...). Autre exemple : officiellement, la Roumanie respecte les 3% de déficit public de Maastricht mais c'est grâce à un système de comptabilité numéraire qui ne fait pas apparaître les sommes dues par les mairies et non payées. La désillusion risque d'être d'autant plus terrible en 2007 que les aides financières extérieures vont continuer à décroître. Et les Roumains voulant partir travailler légalement dans d'autres pays de l'Union Européenne devront attendre la fin des « moratoires » de plusieurs années votés dans la plupart des pays membres... Difficile transition. J'ai déjà rencontré quelques nostalgiques de Ceausescu qui n'hésitent pas à dire pourquoi : « l'ordre et la propreté régnaient et tout le monde avait un travail ». La majorité des Roumains parle toutefois de l'époque du dictateur comme une des pires dictatures. Entre les deux, je sens certains Roumains souffrir de ce rejet si radical du communisme, même s'il n'est pas aujourd'hui « politiquement correct » de l'exprimer. D'où une question que je me pose : au-delà de l'idéologie perverse et des horreurs que l'on sait, peut-être y a-t-il certaines choses que l'Occident aurait pu apprendre du système communiste ?

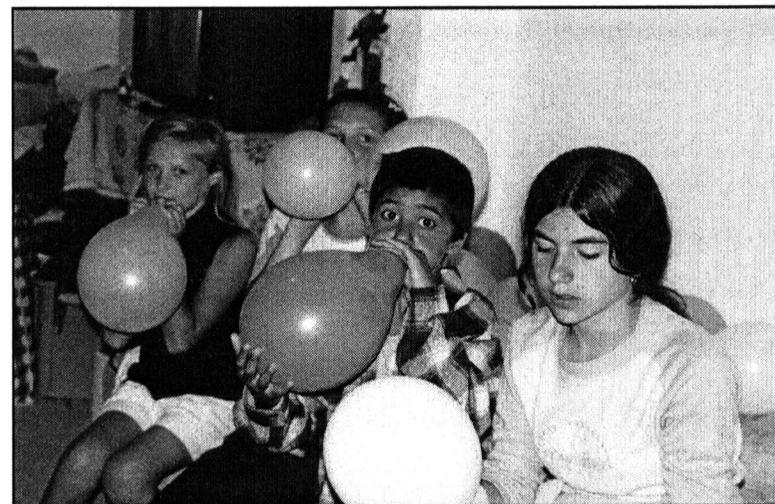
Côté boulot : je désespère parfois, mais je persévère. Quelques pas en avant, d'autres en arrière. Des décisions importantes pour la politique sociale ont été validées par le gouvernement, notamment la création d'un observatoire social, d'une inspection nationale et d'un système d'information ambitieux : des sujets passionnants ! Mais la culture du secret et de la défiance rendent la mise en œuvre surréaliste. Les ministres font travailler plusieurs équipes concurrentes en parallèle sans le leur dire et prennent au final des décisions sans en informer personne. Résultat, on revient déjà sur une loi à peine adoptée la semaine dernière. C'est la pêche à l'information en permanence, avec des bonnes infos et des fausses rumeurs pour mieux tromper l'ennemi ! Je viens d'apprendre qu'une des expertes de mon équipe s'est vue demander de contre-expertiser mon boulot. Une autre a tendance à intercepter les documents destinés à des séminaires pour en changer le

multiplier les autorisations et contrôles fiscaux. Les ouvriers du coin ne sont pas aussi acharnés au travail que le souhaiteraient les propriétaires. Le vol est un fléau : pièces et sacs de semence qui disparaissent, essence directement pompée dans les tracteurs, cultures cueillies sur pied la nuit... Et si la sécheresse s'en mêle, on devra peut-être encore renoncer à récolter, comme l'année dernière. Les terres sont pourtant belles, parmi les plus riches d'Europe. Mais le décollage des exportations agricoles n'est pas pour demain. L'exploitation type est minuscule. Les grandes fermes n'appartiennent qu'aux étrangers. Les exploitations roumaines confisquées au moment de la collectivisation des terres sont reconstituées avec peine. Pour Emile, 6 ans de procès lui ont permis de récupérer 10 % seulement des terres de son grand-père. La surface moyenne des exploitations roumaines tourne autour de 12 hectares. Hors de question de s'associer en coopératives, les souvenirs des kolkhozes ont renforcé l'individualisme paysan. Toute la production est orientée pour les besoins domestiques : on fait un peu de tout pour pouvoir faire soi-même son vin, son pain, son fromage et manger ses fraises ou ses tomates. Agriculture parfaitement autarcique, peu d'argent circule à la campagne.

L'adhésion à l'UE va-t-elle pouvoir y changer quelque chose ? Sur une des places principales de Bucarest, un panneau fait le décompte des jours jusqu'à l'adhésion prévue en 2007, comme si à cette date allaient soudainement disparaître tous les problèmes. L'attente d'Europe est immense : un vrai enjeu électoral, un réel levier de changement pour accélérer la modernisation des services publics sans lequel on aurait du mal à faire bouger si vite les choses. Mais le pays ne sera pas encore prêt en 2007. Il faut se méfier de certains chiffres. Par exemple, le taux de chômage roumain, similaire au nôtre, ne rend pas compte des dysfonctionnements majeurs du marché du travail : il ne dit pas l'étendue des personnes qui bossent au noir, soit pour compléter leur salaire, généralement très bas, soit pour toucher des allocations, soit pour éviter de payer la TVA (même les mairies passent pas mal

la façon de juger et de vivre de leurs proches qui sont encore en Roumanie. La plupart revient et investit l'argent gagné à l'étranger pour ne plus être forcé d'être « débrouillard », pour rester tranquille dans son foyer et se permettre d'invoquer le droit à sa part du gâteau et ils ont bien appris que le gâteau doit être coupé de telle façon que tout le monde s'en sert. Il y a encore beaucoup de gens qui doivent l'apprendre, surtout les jeunes gens qui se heurtent chaque jour aux « dinosaures ». C'est pour cela qu'ils partent à l'étranger : pour gagner leur indépendance, pour garder leur dignité, pour apprendre des choses à un haut niveau professionnel et pour ne pas devoir faire des compromis. Et ils vont soigner les blessures de ce pays qu'ils y reviennent ou non. Pour le moment, on se prépare pour les élections générales.

Petronela Burceag



Les enfants du camp de vacances 2004, cf. article page 21
(Photo : Martine Moreau)

CARNET DE MISSION

Forte de son expérience dans un grand cabinet de conseil et armée d'un solide bagage académique, Hélène a été mandatée par l'Union européenne pour mener à bien une mission d'audit des politiques de lutte contre la pauvreté et l'exclusion en Roumanie pendant cinq mois. Son séjour fut riche en découvertes heureuses, déconcertantes, contrariantes.

Bucarest, 13 avril. A quoi ressemble Bucarest au printemps ?

De très larges avenues et du béton dans le nouveau centre construit par Ceausescu, mais aussi des parcs aux bourgeons plein de sève, des amoureux partout, des vendeurs de beignets fourrés, un nombre incroyable de libraires, plus encore de marchandes de fleurs, des petits concerts tranquilles de guitare ou de jazz, pour peu que l'on se lasse de l'opéra à 1€. Attention, attention : ne surtout pas réduire la Roumanie à Bucarest, que tous les « provinciaux » ont en horreur. Pays de villages et de paysans. De très belles maisons, en bois dans le Maramures, en pisé dans les Carpates de l'Est, creusées sous la terre en Olténie. La littérature roumaine est un hymne à la vie rurale. Dans pas mal de régions, on y cultive encore la terre à la charrue tirée par un cheval (Le stop en charrette marche hyper bien). Je n'ai pour l'instant exploré que les Carpates. La chaîne est magnifique : certains massifs plutôt alpins (avis aux amateurs de ski de rando ; j'ai testé ce week-end...), d'autres présentant de larges plateaux fréquentés par les ours et les loups, d'autres encore faisant penser à nos Causses, avec la différence qu'ici, les rares bergers et bûcherons sont peut-être plus bavards. Il faut dire que les visites sont parfois rares, la neige isole. Dans le petit hameau de Santa (2 habitants), nous étions les premiers visiteurs depuis 3 mois...

En revanche, à Bucarest, pas de risque de souffrir de solitude. Mon fichier Excel de contacts ne cesse de se remplir. Pas encore eu le temps d'ouvrir les bons classiques russes et français que j'ai emporté dans mes valises. On

sez souvent des signes de reconnaissance, des beaux sourires et de belles histoires à vivre et raconter. Par exemple, la semaine dernière, Gabriel, un enfant de la rue de 17 ans à l'autre bout du pays tombe sur le petit journal d'une association de Bucarest. Il leur écrit, ils vont le voir, ils se loupent, c'est lui qui se débrouille pour venir à la capitale, il arrive un jour de sélection pour une formation de pâtissier, il y participe sur le tas et réussit avec succès et le voilà avec logement et perspective d'emploi ! Pour reprendre ma petite casquette « secteur public » - désolée, ça me démange - : heureusement que ces ONG sont là pour apporter des fonds et des compétences que n'ont pas les services publics. Il n'y a que 88 assistantes sociales dans tout le pays. Il est par contre bien dommage que l'administration roumaine n'ait pas encore réussi à recenser les myriades d'ONG, à leur demander de quels bénéficiaires elles s'occupent, à vérifier qu'elles fassent toutes du bon boulot et à coordonner un peu l'ensemble. Normalement, c'est + ou - au programme de mon projet. Mazette ! En me relisant, j'ai l'impression de peindre un tableau bien grave et gris de la Roumanie, alors qu'il fait si beau et que la vie a des côtés si paisibles... Les terrasses de la ville ont rouvert, les parcs sont bondés : marrant, les gens s'habillent ici de manière chic pour aller se promener. Pour les week-end, les jeunes Bucarestois vont soit à la plage, soit faire des « grills » (c'est-à-dire des grillades au bord d'une rivière paumée, avec la voiture garée à côté et la radio allumée). J'ai eu la chance d'être invitée à un mariage orthodoxe. Magnifique. Et très sympa la tradition de la mariée qui disparaît à la fin du dîner, enlevée par un « voleur » avec qui le jeune mari doit négocier âprement...

Bucarest, 21 juillet. Un dimanche à la ferme. Au-delà du cimetière, on aperçoit les immenses barrières en parpaing surmontées de barbelés. Nous voici arrivés à la ferme de Christian et Marie-Ange Pichelin, la soixantaine, lorrains d'origine. Sur la centaine d'agriculteurs français qui ont tenté de s'installer après la Révolution de 1989 dans la plaine qui entoure Bucarest, il n'en reste plus qu'une quinzaine. L'administration s'applique à

miliale ne va pas de soi ; qu'elle peut avoir plusieurs objectifs (chez nous, elle encourage les femmes à avoir des enfants en s'arrêtant ou non de travailler ; ici, les allocations familiales servent à donner un revenu de subsistance aux plus pauvres et à forcer les enfants à aller à l'école) ; qu'elle peut être contre-productive (des coûts de distribution ultra élevés pour un niveau de pauvreté qui s'accroît pour les familles les plus nombreuses). Il est des concepts d'Europe Occidentale qui font aujourd'hui plus de mal que de bien quand ils sont introduits sans plus d'explication dans la loi : « subsidiarité », « décentralisation ». Le modèle français de décentralisation fait recette. Mais plaqué de manière théorique et brutale depuis trois ans, il fait très peur, confortant le pouvoir des potentats locaux, ouvrant le champ de la corruption locale... Ainsi, une même entreprise gagne toujours les appels d'offre locaux ; des professeurs cumulent le salaire de 10 chaires annuelles d'une même université ; certaines unités administratives étrangement consanguines réunissent le mari, la femme et la cousine ... NB : la loi encourage parfois les pratiques discrétionnaires : c'est notamment le maire qui a le pouvoir de décider pour chacun de ses administrés s'il a le droit au RMI ou aux allocations familiales. Bon, j'arrête mes élucubrations politico-sociales à 40 000 Lei (soit 1 euro), élucubrations qui n'engagent que moi, et ne s'appuient que sur un mois et demi de vie ici.

A part ça, je suis toujours aussi heureuse d'être ici ! Si si ! En cas de nécessité, j'ai mes soupapes pour changer d'air. D'abord les ONG, histoire d'avoir quand même l'impression de me rendre utile dans ce pays. Il en y a tellement que je n'ai que l'embarras du choix : Samu Social importé par Xavier Emmanuelli, soupe populaire avec les sœurs de Mère Teresa, sortie avec des enfants handicapés mentaux, rugby avec des enfants des rues. Je vais même peut-être reprendre du service d'animation « cirqu'oui » avec un centre d'enfants dans mon quartier. Ça me fait du bien d'y aller, en fin d'après-midi ou le week-end : le nez dans le guidon, les mains dans le cambouis, on se débat avec des vrais problèmes, pour des gens qui en ont besoin. On a as-

se fait des copains facilement ici, que ce soit par les contacts que vous m'avez passés, le milieu associatif et ONG, la filière roumaine du Collège de Bruges, les gens sympas avec qui la conversation s'engage dans une gare ou au supermarché ou les très attachants moines de la Communauté St Jean qui connaissent tout Bucarest. Ce dont je ne reviens toujours pas, c'est la gentillesse et l'hospitalité des Roumains. Imaginez-vous sac au dos à 6 heures du soir dans un village bien paumé des Carpates. Sur la place, on va s'occuper de vous. Le premier bienfaiteur qui passe lance un appel à la cantonade dans le café enfumé ; un deuxième vous prend pour vous emmener à une maison d'accueil potentielle ; un passant s'en mêle et propose un autre hôte qui parlera votre langue et aura une grande chambre... et 1/2 h plus tard, l'eau-de-vie est servie et l'on trinque comme si vous étiez des plus vieux amis de la famille... Autre exemple. Me voyant prendre le soleil sur le pas de la porte en chaussette, ma voisine sort pour m'offrir une paire de sandales neuves... Il y a évidemment des faces plus noires. Il y a les enfants de la rue. On est sûr d'en trouver du côté de la gare où ils ont établi leur QG. Ils dorment dans les égouts, sur les canalisations d'eau chaude. La journée, ils quittent leur cour des miracles pour aller traîner et se shooter avec une sorte de peinture métallique qu'ils reniflent dès le plus jeune âge. J'ai eu la chance de rencontrer quelques uns de ces petits gars en accompagnant des volontaires un après-midi. Une pêche incroyable, et un très grand cœur. Les mendiants auxquels je ne m'attendais pas, ce sont les petites vieilles. J'en croise une dizaine chaque matin sur mon trajet d'un quart d'heure. Petite retraite, endettement pour l'achat d'un logement ou un traitement médical...

Il y a des faces encore plus cachées. Celles d'un pays bien mal parti, qui souffre encore du système mis en place sous le communisme et Ceausescu. Un tiers des personnes en dessous du niveau pauvreté, des jeunes qui émigrent en masse, une économie qui tarde à repartir, des choix politiques contestables, une administration corrompue et encore trustée par les poten-

tats arrivés et maintenus en place depuis le communisme... Mon boulot devrait me permettre de mieux comprendre ce diagnostic assez largement admis. Le périmètre de « mon » projet européen concerne la lutte contre la pauvreté et l'exclusion. Il s'agit d'aider le ministère en charge à se doter d'outils d'analyse de l'exclusion, à définir ce qui est optimal comme politique, à le traduire en quelques services et allocations formant un système cohérent, à l'inscrire dans la loi et dans la formation des fonctionnaires, à donner des instructions claires à la myriade d'organismes sur le terrain – à réorganiser et à davantage coordonner par la même occasion, à homogénéiser les modes de financement et à sécuriser le versement des allocations, etc. Autant dire que c'est énorme. On est une quinzaine d'experts internationaux et roumains. Ma première mission va consister à aller sur le terrain faire un audit des services sociaux (revenu minimum, allocations familiales, protection des enfants, des handicapés, etc.). Il s'agit de remonter des informations non disponibles au ministère, notamment depuis que la décentralisation a été décrétée en 1997. Au bout de 2 semaines d'immersion, le plus stimulant est de voir combien nos interlocuteurs sont motivés, ouverts, agréables et désireux de faire changer les choses. Ce qui fait peur en revanche, c'est qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, qu'il y a plusieurs projets du même type que le nôtre qui se chevauchent, que les fonctionnaires n'ont pas la formation qu'il faudrait, qu'ils sont embauchés sans connaître les responsabilités à assurer, que les décisions peuvent être prises très vite (la production législative est faite à tire larigot, sans expertise juridique et adoptée par bloc) et que les élections approchent, ce qui va tout biaiser... Ce ne sont que des premières impressions, à confirmer. En tous cas, je suis partie pour pas mal bosser !

Voyage au cœur de l'administration roumaine, le 4 mai. Mon projet au sein du Ministère des Affaires Sociales est paralysé depuis deux semaines pour des raisons politiques, les luttes au sein du gouvernement et du parti majoritaire devenant plus virulentes avec l'approche des élections

(locales en juin et présidentielles en novembre). L'occasion d'une petite méditation sur mes premières expériences de l'administration roumaine. Qu'un projet de réforme soit remis en cause pour des raisons politiques, cela s'est déjà très souvent vu ailleurs... mais il semble qu'ici, deux éléments supplémentaires polluent le système : Premièrement, il n'existe aucune voix sérieuse d'opposition : pas d'alternative politique réelle ; nouvelle génération qui se désintéresse de la politique ; chercheurs universitaires qui perdent leur sens critique une fois qu'on leur propose un rôle de conseiller du gouvernement ; silence des TV achetées par le pouvoir en place. Jamais n'a-t-on entendu ces derniers temps à la TV de réelles critiques sur le premier ministre ; quand la rapporteur du Parlement européen Emma Nicholson a tenu un discours critique sur l'avancement de la Roumanie, les chaînes n'ont diffusé que la réaction offusquée et argumentée du gouvernement. Les seuls personnages qui se permettent la critique en public : le représentant de la Commission européenne et l'ambassadeur des US. Et deuxièmement, je commence à comprendre ce que peut vouloir dire « ce sont toujours des communistes qui sont au pouvoir ». L'empreinte communiste, ce n'est pas seulement des anciens apparatchiks restés au pouvoir, c'est un système qui reproduit les caractéristiques suivantes : recrutement non fondé sur la compétence mais sur le remerciement aux fidèles du parti ; importance de la relation hiérarchique vécue comme un espace de pouvoir ; utilisation des prestations publiques comme cadeaux personnels. J'en ai rapidement mesuré les conséquences sur ma mission « d'audit des organisations » : réflexe de ne montrer que ce qui va bien (sous prétexte de nous faciliter les choses, nous n'avons pas complètement la main sur notre programme et le choix des personnes à rencontrer) ; paranoïa terrible (rumeur remontée à la Secrétaire d'Etat sur « mes intentions ») ; notre équipe a dû intégrer une copine de jeunesse du Ministre (une espagnole syndicaliste communiste mariée à un sénateur roumain). En bref, je poursuis de manière intense mon apprentissage de la « chose publique ». Je réalise à quoi peuvent mener les erreurs d'un gouvernement ; qu'une bonne politique fa-